

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire. — Gratitude et Dévouement. — La Fête de Dom Bosco à l'Oratoire de Turin. — Le mois de Juin à l'Oratoire St Pierre, de Nice. — A l'Oratoire St Léon, de Marseille. — Voyage des Religieux Salésiens et de Mgr Cagliero au Chili (Suite). — Voyage de Mgr Cagliero sur les Cordilières, et son arrivée à Conception. — Histoire de l'Oratoire. — Grâces de Marie Auxiliatrice.

GRATITUDE ET DÉVOUEMENT.

Nous avons le devoir de rappeler à nos chers Coopérateurs que le 21 août est l'anniversaire du Baptême de Sa Sainteté Léon XIII.

Cette fête, pour la Société Salésienne comme pour ses Coopérateurs, sera une véritable fête de famille. Le Saint Père, en effet, en nous comblant de bienfaits, nous a traités en enfants privilégiés. Le meilleur tribut d'affection que chacun puisse offrir, sera une Communion fervente avec un *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Vicaire de Jésus-Christ.

N'oublions point que la prière est la clef d'or de tous les trésors du ciel.

AVIS.

Nous sommes dans la nécessité de rappeler à nos Coopérateurs trois choses très importantes:

1° Pour l'Italie, l'affranchissement est de 0,25 c.

2° En dehors de la signature, souvent un peu difficile à déchiffrer, nous recommandons qu'on veuille bien écrire, très lisiblement, le nom et l'adresse à la fin de la lettre: cette précaution si simple nous évitera de longues recherches, et nous aurons le plaisir de pouvoir répondre.

3° Prière, enfin, de sceller avec 5 cachets de cire, toutes les lettres recommandées: c'est une formalité indispensable pour en assurer la sécurité.

LA FÊTE DE DOM BOSCO

à l'Oratoire de Turin.

Les fils de D. Bosco n'étaient pas seuls à se réunir le soir des 23 et 24 juin à l'ombre de la coupole de Marie Auxiliatrice pour célébrer la fête de leur Père vénéré. Une foule considérable s'était donné rendez-vous dans l'immense cour gracieusement décorée et resplendissant des feux d'une magnifique illumination.

De nombreuses personnes de la ville, les enfants de l'Oratoire externe, beaucoup de prêtres accourus de tous côtés, enfin la masse imposante des internes, composaient une assemblée bien faite pour donner à l'anniversaire si cher à tous, un caractère de touchante universalité et de solennelle grandeur.

Un peu avant 8 heures, commença la séance littéraire et musicale. Dom Bosco y assista, les deux jours. Quand il parut, entouré de ses fils, soutenu par S. G. Monseigneur Leto, évêque de Samarie, et par D. Rua, vicaire général de la Congrégation, des applaudissements enthousiastes se firent entendre à plusieurs reprises; le bon Père était visiblement ému. Et comment ne l'être pas, à la vue de cette foule sympathique où la même affection fait battre tous cœurs; comment résister au charme des souvenirs lointains, évoqués par les premières notes d'un hymne qui, à 40 ans de distance, résonnait aux oreilles de D. Bosco.

Mais quel riche vêtement le *maestro* Dogliani avait brodé au délicieux motif de 1846! Et puis quelle perfection dans les chœurs soutenus par deux excellentes musiques — l'Oratoire de Turin et St. Bénigne — qui ont accompagné avec une grande délicatesse les voix ravissantes des petits chanteurs!

Pendant la séance littéraire, on a dit en italien, en latin, en allemand, en espagnol, en grec et en piémontais, en prose et en vers, les plus belles choses à Dom Bosco. Le Père Préfet de la Maison de Nice a offert les vœux des Coopérateurs de la région; puis un novice français a lu, au nom de la France, l'adresse suivante:

BIEN VÉNÉRÉ PÈRE,

Vous moissonnez aujourd'hui là où vous avez tant semé: vous me permettez, n'est-ce pas, de vous apporter, moi aussi, ma gerbe de reconnaissance et de bénédictions.

Un jour, dans la rianta patrie que Dieu vous avait donné à aimer, votre zèle se trouve à l'é-

troit: les âmes manquent vite à ceux qui en connaissent le prix.

Vous vous êtes souvenu alors que Rome chrétienne a donné au monde trois filles de grande race, ou plutôt, trois reines: — est-il de race plus grande que celle des martyrs? —

L'Italie, la France, l'Espagne sont assises sur les bords merveilleux de la Méditerranée, qui leur apporte chaque jour, avec le flot de Rome, un souffle de vieille foi; elles n'ont point de frontières; les Alpes et les Pyrénées ne les séparent pas: ce sont des signes qui indiquent les héritages et marquent le partage des gloires.

Vos labeurs bénis avaient déjà consolé l'Italie, quand vous avez regardé la France comme on regarde ceux que l'on veut sauver.

C'était, du reste, mettre de l'ordre dans le bienfait et prendre le vrai chemin de l'Espagne. La France comprit votre regard.

Elle occupe, dans la grande famille latine, une place que vous connaissez bien.

La charité la subjugue, le dévouement la séduit, le sacrifice la transporte; il y règne, à l'état de sainte contagion, un irrésistible besoin de générosité: elle ne saurait se marchander à qui se prodigue. Aussi le don de Dieu y trouve-t-il toujours des âmes faites pour le connaître et pour le goûter.

Vous savez bien, Vénéré Père, que je dis la vérité: vous connaissez la France, la vraie, celle qui est elle-même quand elle est pour Dieu. Son cœur, vous l'avez senti battre encore, sous les ruines de tant de choses grandes et belles; vous savez que le vieux sang des croisés coule encore dans les veines, et va porter au loin la vie à des œuvres puissantes dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Au sortir d'un long rêve sanglant où tous les respects avaient eu leur naufrage, le Pontife Romain traversait la France au milieu d'un peuple à genoux. Les tristesses préparaient des tristesses quand vous êtes venu nous prêcher une croisade de charité pour la régénération sociale: ce peuple, enseveli dans ses deuils, a levé la tête et tressailli au son de votre voix qui lui parlait de salut; et la France a cru en vous, et la France vous a aimé, parcequ'elle a la foi et l'amour de ce qui ne vient point de la terre.

Le nom de Dieu est un mot de passe qui, dans notre pays, ouvre toutes les portes: avec ce seul mot, vous aviez le droit de prendre nos cœurs dans votre main.

Vous étiez seul, sans ressources assurées, sans appui humain: voilà des lettres de créance comme il nous en faut. Tout ce qui est faible et petit devant les hommes, reçoit chez nous le culte d'un respect sans bornes. Et ce respect, il a sa source dans notre foi. Nous savons que Dieu est toujours derrière un homme qui se dévoue: et vous étiez atteint d'une folie de dévouement.

Du reste, Dieu ne s'est pas caché longtemps. Le grain de senevé a germé: le monde, surpris, en a vu sortir un grand arbre sous lequel s'abritent des multitudes qui ont, comme les oiseaux du ciel, toutes les maternelles attentions de la Providence.

Un rameau magnifique s'étend déjà sur la France; peu à peu il la couvrira en entier de son ombre bienfaisante: tous ces chers petits, dont vous êtes le Père, chantent leur reconnaissance.

Je vous apporte l'écho de ce chant, en un jour où l'on peut vous bénir et bénir Dieu, qui vous a donné à nous.

Que Dieu vous garde à notre amour filial, à notre vénération: la main qui a ouvert le premier sillon est précieuse entre toutes; qu'Il daigne aussi vous donner toujours des fils comme vous les désirez.

Merci, une fois encore, au nom d'une nation qui n'oublie point combien vous l'aimez.

Ce merci, vous l'entendrez dans le temps qui ne finit point. Ce ne sera plus une voix ou un peuple seul qui vous le dira; les nations auront disparu: il n'y aura plus que la grande famille des élus, où vous retrouverez la vôtre.

Ceux qui vous devront leur bonheur seront innombrables. Vous entendrez alors leurs actions de grâces; il vous les rendront avec une joie que nous ne pouvons connaître, et dans une langue que nous ne parlons point encore: ce sera le ciel, et pour toujours.

Dom Bosco a reçu de généreuses offrandes et des cadeaux précieux. Les anciens élèves de l'Oratoire ont donné 6 candélabres de toute beauté; les Sœurs de Marie Auxiliatrice, du linge d'autel brodé, des dentelles et d'autres objets pour le service de la sacristie; puis les apprentis de chaque atelier offrirent un échantillon de leur travail; enfin les compositeurs ont distribué l'hymne de D. Bosco. Les ornements typographiques prodigués avec un goût délicat dans ce petit chef d'œuvre, ont émerveillé tout le monde. Le brave relieur Gastini, un des premiers enfants de D. Bosco, a mis une fois de plus sa gaieté charmante au service de sa profonde affection envers son bienfaiteur, pour chanter le progrès constant des œuvres Salésiennes.

Cette fête de famille se termina à dix heures par une allocution émue de Dom Rua, chargé par Dom Bosco de remercier les assistants. Puis, quand le bon Père a voulu partir, il a dû donner quantité de bénédictions à la foule qui se pressait autour de lui. Et peu à peu le silence a succédé aux manifestations d'une joie qui peut prendre rang parmi les vraies: elle laisse des souvenirs que l'on garde toujours.

LE MOIS DE JUIN AU PATRONAGE SAINT PIERRE À NICE:

VÉNÉRÉ PÈRE D. RUA,

Vous ne m'en voudrez pas, j'en suis bien sûr, et nos Coopérateurs non plus, de vous avoir envoyé l'écho de nos fêtes du mois de juin.

Première Communion. — La cérémonie de première Communion a imprimé à toutes ces fêtes un caractère particulier de pieuse joie et de touchante bénédiction. Charité prévoyante de nos bienfaiteurs, sollicitudes de notre part, prières de tous, rien n'a manqué aux 36 enfants qui, pour la première fois, ont pu connaître et goûter le don de Dieu: aussi leurs dispositions et leur ferveur nous ont-elles tous consolés et réjouis.

Le lendemain, rénovation des promesses du Baptême et consécration à la T. Ste. Vierge.

M. le chanoine Proust, secrétaire de Mgr. de Nice, a expliqué à son jeune auditoire le sens et la portée de ces promesses. Sa parole affectueuse et persuasive a le secret de ces émotions douces et fortes, qui se traduisent toujours, dans les âmes, par un regain sérieux de bonne volonté.

Confirmation. — Le 15 juin, Mgr. Balain, notre évêque bien aimé, daignait venir célébrer la sainte Messe dans notre modeste chapelle, et conférer le Sacrement de Confirmation aux jeunes communians du Patronage.

Le parrain fut M. le docteur d'Espiney. Je n'ai pas la prétention de rien vous apprendre en vous disant que l'excellent docteur s'est fait un vrai plaisir de répondre à notre invitation; depuis bien longtemps déjà, il s'est donné à D. Bosco: et il n'est point de ceux qui se reprennent.

Quand le Pontife eût marqué au front et dans l'âme les nouveaux soldats de Jésus-Christ, il leur apprit ce que désormais Dieu exigeait d'eux.

Pendant une demi-heure, cette parole puissante et paternelle à la fois, a remué tous les cœurs. Le triple *Sanctus* de la Messe, qui salue la sainteté des personnes divines, a inspiré à Monseigneur des considérations magnifiques, sur la sainteté dont le chrétien doit être orné.

« Le moyen de répondre à ses désirs, Dieu lui-même nous le fournit dans le Sacrement de Confirmation, qui nous inscrit dans la milice de Jésus-Christ et nous donne en même temps la valeur du vrai soldat chrétien. L'Esprit Saint répandra ses lumières sur toutes nos voies et sur tous les pas de notre vie; puis quand nous aurons quitté l'asile protecteur du Patronage, toutes nos démarches seront assurées; elles nous achemineront vers le ciel où l'onction sainte vient de nous donner, après le Baptême, un nouveau droit de cité. »

Monseigneur nous ayant permis de lui offrir une modeste réfection, deux de nos enfants ont profité de ce moment pour dire, au nom de tous, notre filiale vénération et notre affection sans bornes.

Sa Grandeur, en remerciant les petits orateurs, a rappelé aux jeunes apprentis quelle reconnaissance ils doivent à Dom Bosco, et combien ils sont tenus de prier afin que le Bon Dieu le garde à l'Église longtemps encore, pour le salut de ceux qui se perdraient sans lui.

L'inauguration récente de la paroisse fondée à Rome par D. Bosco a suggéré à Monseigneur la pensée délicate d'une exhortation à aimer beaucoup le Sacré-Cœur de Jésus; enfin, la fanfare elle-même a eu son mot de gracieux encouragement pour des qualités d'exécution que Sa Grandeur voulut bien trouver supérieure à celles que l'on peut attendre de tout jeunes enfants.

Les vivats répétés et les chaleureux applaudissements du petit peuple, ont dû prouver à notre Évêque bien aimé que ses bontés sont loin de manquer le chemin de notre cœur.

Demandez à notre Père D. Bosco d'unir ses prières aux nôtres, pour obtenir que Mgr. reste toujours au milieu de nous.

Le bonheur de nos enfants, ce jour-là, a pris toutes les formes. Les petites joies de la terre accompagnaient les consolations surnaturelles. Pensez donc: *grande distribution de cerises*. On

a, sur l'auteur de cette gracieuse générosité, autre chose que des soupçons: M. d'Espiney sait bien que cette fois encore, la reconnaissance ne court aucun risque de s'égarer.....

Conférence des Coopérateurs. — Le 29 juin, fête patronale de notre Maison, nous avons réuni nos excellents Coopérateurs de Nice.

Le départ pour la campagne, la chaleur et la menace d'un orage, voilà trois choses qui ont un peu éclairci les rangs. Nous n'avons pas néanmoins la pensée de nous plaindre, parce que nous n'en avons pas le droit.

Immédiatement après le chant des Complies, M. l'abbé Constant, docteur en théologie et directeur de la *Semaine Religieuse* de Nice, donna la conférence annoncée.

Excellence des Œuvres de Dom Bosco, c'était le thème du discours; *nature, objet, mode d'exercice et résultats*, quatre idées qui ont admirablement étayé la thèse.

I. *Nature.* — L'école distingue trois grandes classes de bonnes œuvres: *prière, jeûne, aumône*. Or, l'Œuvre Salésienne n'est autre chose qu'un vaste foyer de *prière, de mortification et de charité*. Depuis le plus petit orphelin jusqu'au prêtre, tout le monde prie, souffre et se donne sans réserve.

II. *Objet.* — *Perfection de ses membres, hospitalisation, éducation complète des enfants pauvres et abandonnés*. Cet objet est si grand, que le Souverain Pontife a prodigué à ceux qui s'y consacrent — religieux et Coopérateurs — les trésors des Indulgences. C'est un jubilé perpétuel.

III. *Mode d'exercice* — *Sage organisation de l'autorité*, répartie entre des hommes éprouvés et centralisée entre les mains de D. Bosco: *formation des maîtres de l'enseignement classique et professionnel; dévouement des Sœurs de Marie Auxiliatrice*; enfin, *Concours efficace*, parce qu'il

est généreux, *des Coopérateurs*, véritable armée de réserve qui soutient et mène à bien les entreprises en apparence les plus téméraires, d'une infatigable charité.

IV. *Résultats.* — Un seul mot les résume tous: *succès partout, succès toujours*. L'Italie la France, l'Espagne, l'Amérique, la Patagonie connaissent le zèle de D. Bosco; les Maisons se multiplient avec une rapidité qui tient du prodige.

L'analyse de ce magnifique exposé, toute sèche que nous l'impose notre cadre, suffit amplement pour montrer la richesse du fond. La forme a été celle qui fait à M. Constant une individualité si distinguée dans la chaire chrétienne.

St. Augustin a fourni à l'orateur le texte d'une émouvante péroraison. *Pugnabant mater et carnifex*, dit le grand Évêque d'Hippone dans son admirable homélie sur le massacre des Innocents.

« Nos Hérodes modernes cherchent et ne réussissent que trop, hélas, à massacrer les âmes; aux mères chrétiennes de lutter contre les bourreaux, de leur arracher les pauvres petits, de sauver la vie spirituelle à des milliers de chers innocents. Le moyen? Fonder et soutenir les écoles catholiques, mais surtout les asiles pour la jeunesse pauvre et abandonnée. Ces asiles sont l'œuvre-mère de la Congrégation Salésienne, qu'il faut donc encourager, aider, propager de toutes nos forces, de toute notre influence: nous sommes *Coopérateurs*, et noblesse oblige. »

Mgr. de Nice étant absent, Mgr. Guigou, protonotaire apostolique, a présidé notre petite réunion. L'éminent Prélat a voulu donner un nouveau témoignage, après tant d'autres, de son dévouement aux Œuvres de D. Bosco, comme de son affectueuse bienveillance pour notre Maison en particulier. Nous sommes heureux de pouvoir lui offrir ici l'hommage public de notre profonde reconnaissance.

St. Louis de Gonzague. — Je voudrais vous dire un mot sur notre fête de St. Louis de Gonzague: mais voilà déjà longtemps que je vous retiens.

La note générale a été celle que demande l'Apôtre: *Gaudete in Domino*: le recueillement au milieu d'une sainte allégresse.

Le vénérable ami de D. Bosco, M. l'abbé Bilet, curé de St. Roch à Nice, a fait un panegyrique dont tous le monde a été ravi. Enfin, le soir, nos jeunes acteurs ont donné un drame tout mignon, mais très *empoignant*: le bruit court que les petits artistes ont fait vraiment plaisir.

Aidez-nous à remercier le Bon Dieu de tant de choses heureuses.

Je me recommande à vos bonnes prières et à celles de notre vénéré Père D. Bosco.

Votre fils très humble et très obéissant en
N. S. J.-C.

L. CARTIER

p. s.

A L'ORATOIRE ST. LÉON À MARSEILLE

Jeudi, 30 juin, trois circonstances se réunissaient pour mettre en fête la maison de dom Bosco de notre ville. C'était la fête du supérieur Dom Paul Albera, le jour de la première communion des enfants et le neuvième anniversaire de la fondation de l'Oratoire.

Le matin, trente-deux enfants s'approchaient pour la première fois de la Sainte Table avec une piété et un recueillement profondément édifiant. Cette cérémonie religieuse et celle de l'après-midi avaient attiré à l'Œuvre de la rue Beaujour une affluente considérable. A 8 heures, une soirée récréative fort intéressante a eu lieu devant une assistance nombreuse et distinguée. Après une remarquable allocution de M. l'abbé Cartier, directeur du patronage de Nice, les enfants ont présenté à leur vénéré directeur des cadeaux, ouvrages de leurs mains, auxquels les bienfaiteurs et bienfaitrices de la maison avaient voulu joindre aussi leurs offrandes, ornements, vases sacrés, etc. Des chœurs, des solis et la lecture des compositions des élèves ont alterné avec beaucoup de charme et de variété.

On a eu ainsi une notion exacte de l'excellente instruction et de la bonne éducation que reçoivent les enfants de l'Œuvre de Dom Bosco et des efforts que font pour les maintenir à la hauteur nécessaire, les vaillants auxiliaires du saint prêtre.

(Echo de N. D. de la Garde)

VOYAGE DES RELIGIEUX SALÉSIENS

ET DE MGR. CAGLIERO

AU CHILI

(Suite).

Danger très sérieux couru par Mgr. Cagliero.

Missions du désert. — Notre Mission du désert de Patagonie a duré 4 mois : les fruits consolants qu'elle a donnés en abondance, nous montrent manifestement qu'elle a été bénie. Nous avons visité Negro Muerto, Choel-Choel, Chichinal, S. Flora, Roca et las Cavañitas, sur les bords du Rio Negro. Puis, sur un parcours de 90 lieues, le long du Neuquen et du Rio Agrio, nous avons fait deux nouvelles stations : Codihue et Norquin, au pied des Cordilières ; Mgr. y a béni une chapelle provisoire dédiée à Ste. Rose de Norquin. D. Panaro la desservira. Nous entrons dans les premières gorges des Andes, vers le Nord ; nous traversons plusieurs rivières : le Trocuman, le Reinileo, l'Arileo, le Lileo et le Nehueve, tous affluents du Neuquen, sur les rives duquel nous faisons encore quatre stations.

A Malbarco, nous sommes tout près du Rio Nehueve, en un endroit appelé *Aguas Calientes* à cause d'une source d'eau tiède — à 18 lieues au-dessus de Norquin.

Nous venons de parcourir dans d'excellentes conditions, 250 lieues, en évangélisant les populations qui se trouvaient sur notre passage.

Au cours de ce long voyage, nous avons constamment reçu le meilleur accueil partout. Autorités civiles et militaires, simples particuliers, tout le monde nous a admirablement traités : nous avons contracté envers tous nos hôtes une véritable dette de reconnaissance.

Nous devons mentionner à titre spécial, M. Lucas Becerra, qui nous a donné la plus large hospitalité durant une mission de quatre jours. J'avais fait sa connaissance en 1883, dans une circonstance identique. La maison de cette famille si catholique est celle des missionnaires Salésiens, toutes les fois que leur Ministère les appelle dans ces contrées. Nous étions aux Cordilières *de los vientos*.

Départ de Malbarco - Première journée de marche sur les Andes. — Le 2 mars, notre Mission de Malbarco terminée, nous nous mettons en route vers 2 heures de l'après-midi, pour en donner une autre à Chacay Mlei-hue, situé à 7 lieues plus haut. Jusque-là nous avons monté des chevaux dociles et que nous connaissions bien.

Mais ils étaient si las et si maigres que nous avons cru sage de les laisser pendant quelques mois se refaire un peu, nos hôtes s'offrant d'ailleurs à nous en prêter d'autres pour le voyage.

Quelle pauvre idée nous avons eue-là ! Monseigneur semblait pressentir quelque malheur : c'est bien à regret qu'il se décidait à prendre un cheval dont la réputation de douceur lui paraissait douteuse. — « Quel ennui, disait-il, avoir tant de chevaux à nous et ne pouvoir nous en servir ! Mais que faire ? Ils sont éreintés, je le vois. Nous plaindre serait reprocher à nos hôtes un acte de charité. » — Mgr. se résigna et se mit de tout son cœur sous le manteau maternel de Marie Auxiliatrice, La priant de le garder.

M. Lucas Becerra, et huit autres propriétaires du pays, veulent à tout prix accompagner l'évêque et ses missionnaires jusqu'à mi-chemin. Nous partons dans la direction du Curileo sur les rives duquel nous devons faire deux stations encore, avant la dernière, qui est celle du Rio Malbarco. Puis, aurait lieu le départ définitif pour le Chili.

Nous passons à gué le Rio Nehueve, après l'avoir côtoyé pendant trois quarts d'heure. Une montagne à escalader, puis c'est le Neuquen, fleuve majestueux, que nous traversons aussi, à quelques lieues de sa source. Un sentier abrupt nous conduit sur le sommet d'une autre montagne où nous trouvons une cabane abandonnée, près d'une charmante oasis, rafraîchie par des eaux jaillissantes.

Les maîtres de ce séjour délicieux sont en ce moment à la *Veranada* : c'est le nom des pâturages magnifiques cachés dans les gorges des Cordilières.

Notre escorte prépare un savoureux *puchero* qui nous remet l'estomac en place : puis on s'endort sous l'œil du Bon Dieu.

Sinistres pressentiments. — A l'aube, prière en commun, une tasse de *maté*, puis

cheval. M. Lucas et cinq de nos chers compagnons de route prennent congé de nous ; les trois autres tiennent à ne nous quitter qu'après la dernière Mission : et nous sommes bien obligés d'accepter cette délicatesse de charité qui est un vrai sacrifice dans les conditions où l'on voyage en de pareils pays.

Un *Vaqueano* (vacher des Andes) nous servait de guide, et des marchands du Chili, s'étaient joints à nous, dans l'espoir de faire un peu de vente aux pauvres gens que nous allions évangéliser. Une brise vivifiante nous mettait la joie dans le cœur et allant toujours bon train, nous grimpons un sommet appelé *Mala-Couhuello*. C'est là que le Bon Dieu nous attendait pour nous mettre sur la croix avec son divin Fils.

Mgr. Cagliero saute à bas de son cheval. — Sans pouvoir s'en expliquer la raison, Mgr. ne savait comment chasser de son esprit la prévision confuse d'un événement fâcheux : c'est sans aucun doute, sous l'empire de cette pensée, qu'il nous recommanda de bien assujettir la selle. La précaution devait ne servir de rien. En effet, nous avions à peine parcouru deux milles, que la sangle se déboucle et commence à battre les flancs et les jambes du cheval. La bête, un peu ombrageuse, se cabre, se met à ruer devient furieuse et par ses violents soubresauts fait tourner la selle, puis s'emballe et s'engage au galop sur un raidillon semé de grosses pierres, bordé de précipices affreux. Mgr. courait un danger effroyable.

Vous devinez nos angoisses ; mais, courir après lui, était le moyen infailible d'épouvanter davantage encore le cheval emporté. Nous retenions notre souffle : à peine trouvons-nous la force d'une muette mais fervente invocation pour le salut de notre pauvre évêque.

Lui, cependant, par une grâce manifeste, avait gardé sa présence d'esprit : se mettre entre les bras de Marie Auxiliatrice et sauter à bas du cheval, fut l'affaire d'un instant ; et comme il avait choisi un endroit moins raboteux, il évita la mort.

En moins de rien, nous fûmes auprès de lui. Nous le soulevons en le pressant de questions ; mais pendant deux heures, nous ne pûmes rien en tirer, tant il était oppressé. Marie Auxiliatrice ne pouvait pas avoir refusé sa protection à un fils bien aimé : le retrouver vivant nous en était déjà une grande preuve.

Et le calme du pauvre blessé, était un nouveau signe de cette miraculeuse intervention.

De fait, le premier soin de Monseigneur quand il recouvra la parole, fut de tranquilliser son monde ; nous voyant les yeux pleins de larmes, il nous disait : — *Nada, Nada* : ce n'est rien, ce n'est rien. — Puis à D. Milanesio dont le chagrin était plus visible : — Pourquoi donc pleurer ainsi, mon cher D. Milanesio ? De grâce, ne vous mettez pas dans cet état ; ne soyez pas comme les enfants ; vous allez me faire croire que je suis perdu. Deux côtes cassées, sur toutes celles que nous avons : voilà bien une affaire ! On vit tout de même, avec une ou deux de moins.

Allons, mes chers amis, courage. Tout cela passera : je veux vous voir contents. — Puis il ajouta, en levant les yeux au ciel : « Le Bon Dieu l'a voulu ainsi : qu'il soit béni ; que sa sainte volonté soit faite, toujours.

Marie Auxiliatrice, priez pour moi.

Force d'âme de Monseigneur. — A mesure que le pauvre blessé reprenait possession de lui-même, le sentiment de la douleur devenait aussi plus fort. Nous l'installons sur un lit improvisé avec les couvertures de nos chevaux ; puis comme il ne fallait pas songer poursuivre le voyage, un de nous se détache pour aller avertir de l'accident ceux qui nous avaient quittés depuis une heure environ. Ils n'avaient pas encore traversé le Neuquen, quand on put les rejoindre ; ils retournèrent en toute hâte auprès de nous : Leur émotion, quand ils virent Monseigneur dans cet état, nous toucha profondément.

M. Lucas Becerra surtout, qui a pour notre évêque une affection toute filiale, ne peut retenir ses larmes.

Monseigneur s'en aperçoit et tâche de le consoler. Lui prenant la main, il lui dit en souriant : « Mon cher M. Lucas, voilà que j'ai besoin de vous : ne pourriez-vous pas m'indiquer, tout près d'ici, un forgeron quelconque ? »

Notre ami de Malbarco, ne voyant pas trop ce que le forgeron venait faire dans tout cela, crut un instant que le malade n'avait plus sa tête ; cependant, lui trouvant l'air sérieux, il répond : « C'est difficile, mais pas absolument impossible, avec un peu de patience, on pourrait encore en découvrir un. Mais dites-moi donc, Monseigneur, que voulez-vous faire d'un forgeron ? — Mais c'est bien simple, je veux qu'il me remette en place ces deux côtes..... Une pression de main avait accentué la signification humoristique de cette réponse.

On ne se serait jamais douté, à l'entendre parler ainsi, que le cher blessé souffrait d'atroces douleurs ; mais ses traits altérés en disaient bien long. Il réussit toutefois à nous remettre un peu le cœur en place. En voyant le malade plein d'espérance, nous dûmes bon gré, mal gré, nous reprendre, nous aussi, à espérer bien fort.

Le cheval, cause de tout cela, avait vu sa course folle arrêtée par un immense rocher à pic : il avait fait une lieue, semant çà et là, les harnais que nous avons retrouvés en lambeaux. Mathieu Villogra, notre *Vaqueano* et les deux marchands du Chili, en 20 minutes, l'eurent rejoint, attaché et ramené.

Premiers soins - Consultation - Délibération. — Il était déjà huit heures du matin. Le soleil commençait à se faire sentir : pendant qu'on va prendre de l'eau à une distance de deux milles environ, nous transportons Monseigneur à l'ombre d'un rocher.

Nous cherchions le moyen de diminuer un peu ses souffrances quand le trait du bon Samaritain se présenta à notre esprit. A défaut d'huile nous avions du moins le vin de Messe. J'eus vite fait d'en verser sur les blessures ; je frictionnai avec

précaution la plaie formée par les deux côtes cassées : le poumon gauche avait évidemment souffert ; enfin la cuisse gauche était contusionnée. Je terminai le pansement, en serrant, au moyen d'un mouchoir, les parties lésées ; puis je fis avaler au patient quelques gorgées de vin qui le ranimèrent un peu.

On se concerta ensuite sur le parti à prendre. Pas de provisions de bouche ; soleil de feu qui pouvait amener des complications dans l'état de Mgr, voilà notre situation.

Il fallait donc retourner sur les bords du Neuquen, ou arranger à la hâte une cabane provisoire à l'endroit de l'accident.

N'ayant pas de couteaux assez solides pour couper les branchages nécessaires, nous pensons alors à transporter le malade dans le lit desséché d'un torrent voisin. Au milieu de ces préparatifs, sans trop savoir pourquoi, je me mis à pleurer comme un enfant.

On retourne à Malbarco - Voyage fatigant. — Cependant après avoir de nouveau réfiéchi, nous demandons à Mgr. s'il est disposé à souffrir un peu, pour retourner vers le Neuquen où, du moins, nous trouverions du secours.

— Faites tout ce que vous jugerez convenable, répond-il.

Alors, quatre hommes le placèrent sur un cheval à l'allure exceptionnellement douce, un de ceux que nous avait prêtés M. Sammartin pour notre voyage au Chili.

Un de ces Messieurs se met en croupe pour soutenir le blessé ; deux autres marchent à droite et à gauche ; pour moi, confiant ma monture à Zanchetta, je prends par la bride le cheval de Mgr. et nous avançons au petit pas, en ayant soin d'éviter les grosses pierres dont le chemin était rempli.

Nous étions à mi-côte : cette descente fut une rude épreuve pour la patience du pauvre malade qui pour oublier ses souffrances, invoquait fréquemment les saints noms de Jésus et de Marie.

A 3 milles, nous trouvons enfin le Neuquen. Mgr. était à bout de forces : ses gémissements nous fendaient l'âme.

Nous l'installons dans une cabane abandonnée et je renouvelle les frictions avec du vin. Le jeu du poumon gauche était embarrassé : pour nous rassurer, le bon évêque disait en souriant doucement : « Tout va bien, mais le *soufflet* ne fonctionne guère ».

Cependant, le voyant toujours bien faible et craignant, si nous attendions le lendemain, de ne pouvoir continuer notre route, nous nous remettons en marche quand le soleil eut un peu baissé.

Mgr. parvint à se mettre debout mais s'évanouit aussitôt. Au bout de quelques minutes, il revint à lui et dit d'une voix faible : « Allons » et nous répétons après lui : « Allons ».

Je remonte sur mon cheval pour passer à gué le Neuquen et le Rio Nehueve. Entre les deux fleuves nous suivons un sentier très accidenté qui côtoie les abîmes, grimpe sur les sommets ou s'enfonce dans le lit des torrents.

La nuit est venue. La présence de la lune, nous est d'un précieux secours. Nous apercevons bientôt le Rio Nehueve que nous passons sans encombre. Mais le fond pierreux du gué, en rendant plus incertaine la marche du cheval, avait fait souffrir cruellement Monseigneur. Marie Auxiliatrice nous protégeait visiblement : après un kilomètre encore de montagne, nous arrivions enfin, vers 2 heures, du matin à la maison de notre bien bon ami, M. Lucas Becerra.

Le médecin de Monseigneur. — Il était temps. Nous ne pouvions nous expliquer que le blessé n'eût pas succombé en route. Madame Lucas avisée de l'accident, avait préparé un très bon lit, et une quantité d'excellentes choses. D. Panaro et votre serviteur, le jour, Zanchetta, la nuit, voilà le service de garde-malades, quant au personnel ; les soins et les remèdes, c'est M. Lucas qui s'en est chargé. Il connaît les simples et en fait un usage si judicieux qu'on peut dire de lui : *habet gratiam curationum*. Notre infirme ne fut pas longtemps sans en avoir des preuves éclatantes : le mieux allait à grands pas. Le médecin improvisé avait des remèdes infailibles ; la fièvre, l'oppression n'avaient pas beau jeu avec lui ; une nuit, en particulier, Zanchetta, effrayé, vint nous appeler : Mgr. étouffait. Mais une infusion de simples arrangea tout et très vite : la douleur disparut, l'oppression cessa et le malade s'endormit paisiblement.

Une lettre à Chillan - Charité des religieux Franciscaïns - Affection des Indiens pour Monseigneur. — Cependant, nous tenions à procurer à Mgr. tous les secours de la science. A cet effet, j'envoyai, le lendemain même de l'accident, un exprès au Chili. Il portait, pour les franciscaïns de Chillan, une lettre qui racontait le malheur et demandait les remèdes indiqués par M. Lucas. L'exprès fit le voyage en 10 jours et nous apporta, avec les remèdes, une petite provision de vin généreux et de vivres, gracieuse charité des bons religieux. Le P. Supérieur nous écrivait un mot pour exprimer ses condoléances en son nom et à celui de la Communauté. De mon côté, j'avais fait part de la pénible nouvelle à nos confrères de Buenos-Ayres et de Patagones. Mgr. se rémettait lentement, mais sûrement. La fièvre, les douleurs de poitrine, l'oppression des 4 premiers jours allaient toujours diminuant. Et puis, il avait la consolation de voir quelle place les pauvres indiens lui gardaient dans leur cœur : chaque jour, ils venaient en grand nombre, demander de ses nouvelles, et lui apporter tout ce qu'ils croyaient devoir lui être de quelque utilité : œufs, poulets, fruits, légumes etc. etc. C'était une procession continuelle et un spectacle bien touchant.

Convalescence - Arrivée de D. Rabagliati - On fixe le jour du départ - La première Messe après l'accident. — Le 12 mars, Monseigneur put se lever et faire quelques pas dans la chambre. Le 13, qui était un dimanche, il voulut administrer le Sacrement de Confirmation à 20 personnes. Puis, en quelques mots, il déclara

que Marie Auxiliatrice, invoquée par lui au moment de la chute, l'avait préservé de la mort. Au moment où il engageait l'auditoire à remercier avec lui et pour lui cette bonne Mère, l'émotion l'empêcha de continuer. Il dut se mettre au lit et le garder sept jours, après lesquels il prit place à la table commune et commença à faire un bout de promenade.

Nous étions arrivés au 24 mars quand on nous annonça une agréable nouvelle : on avait vu un prêtre se diriger vers la maison. Nous faisons déjà mille suppositions quand D. Rabagliati apparut sur le pas de la porte ; il portait un *poncho* à la manière des *gauchos* du désert. Quelle surprise pour Monseigneur qui ne savait ni le départ de Buenos-Aires, ni l'installation au Chili, de la petite expédition Salésienne ; et pour tous, quelle joie de se retrouver.

Mais D. Rabagliati était visiblement ému de trouver notre évêque bien aimé dans cet état. L'annonce de la pleine convalescence le tranquillisa.

Mgr. voulait partir le plus tôt possible. M. Lucas, son médecin improvisé, n'entendait pas de cette oreille. La faiblesse du malade, la nature et la longueur de la route, l'absence d'auberges, la difficulté de se nourrir et de passer convenablement la nuit, les dangers de toute sorte, et surtout l'inconvénient aussi sérieux que probable d'une crise, voilà un faisceau d'arguments qui déterminèrent le convalescent à obéir jusqu'au bout. Et le départ fut fixé au 28 mars.

Le 25, fête de l'Annonciation, pour la première fois depuis la chute, Mgr. célébra la Ste. Messe, donna la sainte Communion à 18 personnes, en confirma 11 autres et fit une courte instruction aux nouveaux soldats de Jésus Christ.

Mais, après la cérémonie, il se trouva tellement épuisé qu'il dut se remettre au lit pour avoir plus vite raison de cette nouvelle fatigue.

D. DOMINIQUE MILANESIO.

VOYAGE DE MGR. CAGLIERO

sur les Cordilières et son arrivée à Conception.

Conception du Chili, 11 avril 1887.

TRÈS RÉVÉREND

ET BIEN AIMÉ PÈRE D. BOSCO,

Me voici avec de longues et bonnes nouvelles de Mgr. Cagliero. Sachant bien quel plaisir elles vous causeraient, j'aurais voulu vous les envoyer plus tôt ; mais vous ne l'ignorez pas, les prêtres, qui pendant la Semaine Sainte ne manquent de besogne nulle part, en Amérique, sont littéralement débordés. Pour tenir ma promesse, je vous envoie une relation détaillée du voyage de Monseigneur, depuis la maison des Cordilières qui fut pour lui un hôpital durant 25 jours, jusqu'à son arrivée à Conception.

Cette course dans les montagnes fut pour Monseigneur l'heureux complément de sa cure, en même temps qu'un triomphe splendide et continu. La lecture de ma lettre vous démontrera ces deux points jusqu'à l'évidence.

Dernière cérémonie religieuse à Malbarco - Prédication de Monseigneur. — La veille de notre départ, un dimanche, les fidèles accoururent plus nombreux qu'à l'ordinaire. La distance qui les sépare de Malbarco les dispense d'assister aux offices : mais ils désiraient voir encore une fois Monseigneur, communier de sa main et recevoir une dernière bénédiction.

Il y eut 35 communions et quelques confirmations, nombre considérable, étant donné que la mission durait depuis 2 mois.

Monseigneur ne se contenta pas d'administrer les Sacrements à ces bons chrétiens et de les bénir. Pour reconnaître leur affection et leurs pieuses sollicitudes à son endroit, autant que pour leur laisser un souvenir de son passage au milieu d'eux, il voulut leur adresser quelques mots.

Je ne vous indiquerai qu'une pensée saillante de cette allocution que Monseigneur a prononcée avec un bonheur tout particulier. « Évitez les chutes, a-t-il dit, et prenez toutes les précautions pour n'en faire jamais. Je ne parle pas des chutes de cheval, mais des chutes du péché, surtout du péché mortel. Ce sont les seules à craindre, parcequ'elles ont des conséquences épouvantables. On tombe de cheval et on n'en meurt pas... Le lit, du repos, des soins, et il n'y paraît plus : ainsi 25 jours de traitement, m'ont mis en pleine convalescence et la guérison complète ne tardera pas ; et cependant ma chute était mortelle. Mais, quand on tombe dans le péché mortel, quelle espérance peut-on garder, surtout si cela arrive plusieurs fois. M. Lucas, avec toute sa science, ses remèdes et sa bonne volonté, n'y pourra rien : c'est le prêtre qu'il faut et le prêtre, par malheur, vous ne l'avez pas sous la main : vous ne le voyez que de loin en loin. Et voilà qu'une seule de ces chutes mortelles peut causer votre damnation, vous précipiter dans le feu éternel. Oh ! quel malheur ! Fuyez, fuyez de toutes vos forces, des chutes comme celles-là. On tombe facilement ; mais pour se relever, que de peine, que de difficultés ! »

Après cette clôture de la Mission, chacun se remit à faire les derniers préparatifs. Nos chevaux, très bons pour le désert, ne valent rien pour la montagne. Un excellent chrétien, M. Sanmartin, mit les siens à notre disposition pour tout le voyage ; il nous pourvut de provisions de bouche, et malgré ses 70 ans, il voulut accompagner Monseigneur, laissant ainsi pour un peu de temps sa famille et ses nombreux intérêts, afin de mieux témoigner sa vive reconnaissance à son Evêque. Que le bon Dieu lui donne la récompense de cette généreuse bonté.

L'adieu à Malbarco - Scène émouvante. — L'aube du 28 mars nous trouva tous debout pour célébrer la sainte Messe et prendre les

dernières dispositions. Nous découvrons alors que nos chers fidèles avaient presque tous passé la nuit près de la maison, pour dire le dernier adieu aux Missionnaires et recevoir une dernière bénédiction de leur Chef.

De fait, quand Monseigneur s'approcha de son cheval, une foule confuse se jeta à ses genoux : l'Évêque bénit de grand cœur tout ce cher monde qui ne pouvait retenir ses larmes. Larmes de tristesse, larmes de joie. Comment ne pas pleurer en songeant que cet adieu était peut-être le dernier?... et puis quelles douloureuses craintes éveillait la vue du pauvre Evêque, incapable de monter à cheval de lui-même et contraint de se faire hisser sur la selle par 4 hommes vigoureux.... entreprendre un voyage dans ces conditions.... Et si un autre accident....? Mais au milieu des larmes il y avait aussi la joie de voir Monseigneur hors de danger et l'espoir de le savoir bientôt complètement guéri.

Le départ - La première journée de marche - Vota - Mallin. — A 8 heures, après les derniers souhaits échangés avec ces braves gens, nous nous mettons en marche. Monseigneur, D. Milanese, D. Panaro, M. Lucas Becerra, médecin de Monseigneur, M. Sanmartin, Zanchetta et votre serviteur, voilà la liste complète de la caravane. J'oubliais trois robustes jeunes gens qui renforçaient la petite troupe pour parer à toutes les éventualités. A cause du pauvre malade qui était loin de faire merveille sur son cheval, on allait toujours au pas ; et le voyage entier s'est effectué à cette allure. Du reste, le sentier que nous suivions ne permettait pas une autre manière de faire du chemin.

La première journée se passe sans incidents. Mais Monseigneur souffrait assez de ne pouvoir appuyer son dos. Nous suivions patiemment les méandres du Liléo jusqu'à la jonction de deux vallées. Comme la nuit était proche, on s'arrête. Le cher convalescent avait grandement besoin de repos. Un bol de bouillon le réconforta et il put se jeter sur un lit qu'on lui avait préparé, sous sa tente, avec de l'herbe, de feuilles sèches et des fourrures : mais il aurait fallu n'être point malade pour dormir là-dessus. Le reste de la caravane trouve bientôt, autour de la tente, le sommeil dont une journée passée à cheval donne le précieux secret.

Deuxième journée de marche - Petits incidents - Un lac. — En nous éveillant, le lendemain matin, nous avions un vêtement de plus et d'une blancheur immaculée : on s'empresse de s'en dépouiller, et nous secouons gaiement la superbe gelée blanche dont nous étions couverts. Puis, une tasse de café brûlant nous donne l'entrain nécessaire pour supporter les cahots qui nous attendent. A cheval. Au lieu de prendre la route directe où j'ai failli me rompre le cou en venant du Chili, nous faisons un détour qui nous obligera à chevaucher quelques milles de plus, mais avec l'avantage de ne laisser aucun membre en chemin. Du reste, l'état de Mgr. nous imposait cette décision.

Nous venions de la prendre, quand Mgr. dut faire son deuil de l'unique paire de souliers qu'il eût avec lui. La mule chargée des bagages les jeta par terre, sans doute pour se soulager un peu ; il fallut du temps pour ficeler de nouveau tous ces paquets, et les souliers ne furent pas compris dans l'opération. De sorte que Mgr. est arrivé au Chili en pantoufles.

Un lac magnifique fut le premier spectacle que nous offrit le territoire du Chili. Long de 400 mètres sur 150 de largeur, il est orné de baraquements presque en ruine : c'est le souvenir du cordon sanitaire établi par le Chili quand le choléra désolait la République Argentine. Mais en dépit de toutes les précautions, l'hôte sinistre s'installa bientôt dans le Nord du Chili et surtout à Santiago.

Tant il est vrai qu'on n'arrête pas le fleau chargé par Dieu de purifier une contrée.

Sentier difficile dans la Gran-Vega - Campement sur les rives du fleuve. — Nous voici dans une vallée interminable : c'est la Gran-Vega. Bientôt le sentier se rétrécit au point qu'il devient dangereux de rester à cheval. Il faut se coucher sur l'encolure pour passer sous le rocher qui surplombe la route, terriblement étroite.

Une bête, même pacifique, est toujours une bête. Un caprice, le sabot qui glisse et nous voilà au fond de l'abîme. Personne n'y tient le moins du monde. En conséquence, on se faufille à genoux et presque en rampant sous le rocher. Deux chevaux refusent obstinément de faire cet exercice : comme nous avons l'air d'insister, ils se retirent avec dignité et vont se jucher sur une pointe où il ne pouvait être question de les suivre sans avoir des ailes. Les choses restèrent dans le *statu quo*, durant toute la nuit ; enfin, de grand matin, on put les rattraper et leur faire entendre raison.

Mais ce différend, ainsi réglé à l'amiable, avait dérangé nos plans. *Porcura*, endroit désigné pour la halte du soir, ne put être atteint, et la nuit nous trouva sur les rives d'un fleuve quelconque, au pied d'un immense rocher. On s'installe pour dormir, et avec la laine grège, que l'un des marchands emportait au Chili, nous avons arrangé à Monseigneur un lit qui lui a permis de prendre un peu de repos.

Il en avait grand besoin : le poids de deux journées de voyage se faisait bien lourd pour ses forces, encore si faibles.

Pour nous, la gelée blanche nous a absolument manqué de parole : mais nous avons fait sans elle, et volontiers.

Troisième jour de voyage - Une mule dans le précipice - Ennuis. — Le 30 mars, au lieu de partir à 5 heures, il fallut perdre 3 heures complètes.

Nos chevaux étaient allés banqueter à leur aise dans les riches pâturages de la montagne : il fallut les découvrir, puis les ramener.

A 8 heures donc nous passions le fleuve *Porcura* et nous commençons à gravir une côte

dont le nom, *Huemul* est significatif : *Montagne des cerfs*.

Nos montures n'en pouvaient plus : la voix, l'éperon même ne parvenant plus à les exciter, il fallut les laisser prendre leurs aises. Et la caravane cessa de marcher à la file indienne, pour prendre l'allure imposée par le cheval de chacun.

Pour moi, j'étais près de Monseigneur. A un certain moment, nous entendîmes un bruit effroyable, comme si un quartier de roche eût dégringolé dans le ravin. Craignant une catastrophe, nous nous arrêtons, tout bouleversés ; mais, comme il n'y avait pas eu de cri, nous en avons conclu que personne de nous n'avait roulé dans l'abîme.

De fait, un instant après, un des guides constata l'absence d'une mule. On la trouva ensanglantée et broyée presque, au fond d'un précipice de 20 mètres et plus : elle avait dû périr sur le champ.

Mais comme c'était la mule chargée des bagages de Monseigneur, il fallut ramasser pour la seconde fois ces malheureux paquets en détoute : la perte de la petite casserole de métal fut l'ennui le plus sérieux. Le cher malade ne put rien prendre de chaud ; mais le bon Dieu lui donna, en revanche, la force de chevaucher avec plus de vaillance.

Tous ces retards nous contrariaient fort. Nous ne pouvions plus arriver pour la nuit, à la maison où nous étions attendus, sur le territoire du Chili ; et nous allions dormir encore à la belle étoile. Malgré tout, la halte de midi fut très courte : le temps de prendre une bouchée et on se remit en route. Et cependant, combien Monseigneur avait besoin de repos !

Descente périlleuse - Faut-il avancer ? - Un messenger engage Mgr. à poursuivre sa route. — A trois heures de l'après-midi, nous sommes sur la crête des Andes ; la descente était effroyable : je le savais pour avoir fait, quelques jours auparavant, le chemin en sens inverse. Messieurs Lucas et Sanmartin, surtout, étaient d'avis de passer la nuit à l'endroit où nous nous trouvions.

Monseigneur, lui, comprenant que son état motivait cette décision, résolut au contraire de gagner le fond de la vallée, en utilisant le reste de la journée. « Nous dormirons là-bas, disait-il, et demain matin nous aurons une avance considérable ; nous pourrions arriver de bonne heure encore chez M. Lantagno qui nous attend. »

Quand les chevaux eurent soufflé, nous commençons à descendre, après nous être divisés en deux groupes : Monseigneur, D. Milanesio, M. Sanmartin et le soussigné en avant-garde ; D. Panaro, M. Lucas, les jeunes gens et les mules à bagages suivaient, formant l'arrière-garde.

Muni du signe de la croix, après une fervente invocation à Marie Auxiliatrice et à notre bon Ange, avec un peu d'émotion, je l'avoue, mais sans peur, nous nous engageons sur la pente.

Quand je l'eus mesurée de l'œil, je ne me sentis pas le cœur de rester à cheval. - C'est folie que de s'exposer inutilement au danger ; mes jambes sont plus sûres que celles du cheval ; si je glisse, je donne du nez devant moi, c'est tout, et j'ai deux chances de moins que le cheval : si le cheval perd l'équilibre avec moi dessus, c'en est fait de nous deux. - Ces réflexions me firent mettre pied à terre. Et, prenant ma monture par la bride, j'avançai avec plus de sécurité ; cet affreux chemin dura 2 h. 1/2. J'oubliais de dire que j'ai immolé mes souliers dans ce trajet ; au fond de la vallée, j'étais nu-pieds.

Monseigneur m'aurait imité si ses forces le lui avaient permis : mais son cheval se conduisit admirablement.

Avant d'arriver, nous avons eu un pas difficile. Il s'agissait de sauter une sorte de marche d'escalier, taillée à pic et haute de plus d'un mètre. — Le diable lui-même, disions-nous, ne passerait pas là à cheval. — Quand les gens sont descendus, on tire les bêtes avec une longue corde. Et, en bas, un abîme de 100 mètres au moins !

Nous étions au bout de la descente. Fallait-il dresser la tente pour attendre l'arrière-garde et passer la nuit dans la vallée ? L'heure avancée semblait nous donner cet avis, et nous allions nous y rendre, quand apparaît un jeune messenger, notre guide dans un voyage à travers les solitudes de la Patagonie. Il nous invitait à poursuivre notre route. « La famille Lantagne nous attendait... Un Père Franciscain de Chillan était venu en voiture nous conduire au couvent (vingt lieues) ; le chemin est facile, sûr... je le connais à merveille. »

Notre hésitation cesse. Monseigneur déclare que trois lieues encore, nous procureront le repos. La sécurité, un bon lit. Sans même mettre pied à terre, nous repartons.

De nuit dans la forêt. — Voyager de nuit par des sentiers impraticables est une chose qui n'a jamais été commode.

La vallée que nous suivions s'appelle *hermosa* (belle) ; sans doute les arbres gigantesques qui se pressent sur les pentes de la montagne et les eaux jaillissantes qui vont se perdre avec un doux murmure dans les profondeurs des bois ; tout cela est charmant.... pourvu qu'on n'ait pas à s'aventurer par-là. J'avoue que la poésie du lieu nous a complètement échappé. Et il y avait bien de quoi. — Quelle ironie, disait Monseigneur, appeler *belle*, une vallée aussi sombre, qui eût fourni à notre Dante une image et un modèle de ses fosses effrayantes ! Les bêtes ne peuvent pas avancer et trouver leur chemin : comment les hommes pourraient-ils s'en tirer ? — En effet les bêtes sont loin de marcher avec enthousiasme. Après cette vallée, une forêt. Je met en fait que *la selva selvaggia e oscura* du Dante perdrait sa réputation devant celle que nous traversions. Les arbres, nombreux et serrés, laissent à peine un étroit passage d'un tronc à l'autre ; la tête du pauvre voyageur n'est pas as-

surée de se tirer de là indemne. Nos chevaux, tenus en éveil, ouvrent tout grands leurs yeux, fort heureusement pour nous : pas moyen d'y rien voir.

Verrons-nous le lion? — Nous laissons donc à nos montures la bride sur le cou : à elles de trouver le passage. — Il ne nous manquerait plus qu'une visite du lion. — Cette réflexion était autre chose qu'une vaine imagination. On nous avait avertis qu'une sorte de lion, connu sous le nom de *Puma*, rode sans cesse dans ces parages, en quête d'une proie ; il se contente, paraît-il, d'un veau, au besoin, d'un bœuf et même d'un cheval.

Quand il a dîné convenablement, il n'attaque jamais le voyageur, à moins qu'on ne lui barre le chemin, ou qu'il n'ait à se défendre. La disparition d'une de nos bêtes dans son royal estomac nous eût causé un embarras considérable : et s'il se fut agi de cet honneur pour un de nous, la plaisanterie devenait sérieuse.

Heureusement le lion eut le bon esprit de faire fi de nos bêtes, assez maigres d'ailleurs et dures, sans doute, en proportion : le roi des forêts se nourrit mieux que cela.

Les bords du fleuve. — Nous arrivons au fleuve et le danger ne cesse pas : au contraire. Un faux pas du cheval, dans cette obscurité complète, eût pu avoir de tristes conséquences. Puis nous rentrons dans la forêt, pour retrouver de nouveau le fleuve ; les chemins sont semés de grosses pierres et de troncs d'arbres placés en travers.

L'instinct du péril ralentit la marche des chevaux. Personne ne parle plus. Nous n'étions pas précisément à l'aise. Du fond du cœur et toujours en silence, nous disions à notre bon Ange de marcher avant nous. Le jeune guide qui nous précédait était devenu muet, lui aussi. — Ami, lui demandons-nous, pour rompre ce silence pénible, ami, sommes-nous encore loin de la maison où l'on nous attend ? — Oh ! tout près ; c'est là, de l'autre côté du fleuve : une demi-heure, et nous y serons. — La demi-heure devint une heure.

Feu dans le lointain. — Nous découvrons, dans le lointain, sur la rive opposée du fleuve, une faible lueur qui semble avoir été allumée à notre intention. Puis nous distinguons mieux : c'est un grand feu autour duquel une famille de charbonniers prépare le repas du soir. Enfin, après deux grandes et mortelles heures passées dans les ténèbres, après avoir couru toutes sortes de dangers, brisés de fatigue par 12 heures de cheval, nous franchissons le pont qui conduit à la maison tant désirée.

À 6 heures, on avait cessé de nous attendre. La pensée qu'une caravane, comptant un malade, osât s'aventurer de nuit, dans la forêt, n'était venue à personne.

La surprise de toute la famille n'eut d'égale que la cordialité de l'accueil fait aux voyageurs. M. Lantagno eut pour Mgr. les plus délicates attentions.

Pendant le repas, qui se fit très vite, on causa un peu : puis, au lit ! Nous aurions renvoyé bien volontiers le souper au lendemain pour goûter un peu de repos : la charité de nos hôtes nous avait épargné cette alternative, en nous donnant les deux choses.

D. Panaro et le reste de l'arrière-garde nous rejoignirent le lendemain, à l'aube. Le chemin de malheur que nous venions de faire s'appelle *Los Imposibles y la Tiraña*.

Chapelle improvisée - La Colonie assiste à la sainte Messe. — Le matin nous avons eu de nouvelles joies.

Dans un appartement très convenable on avait préparé un autel. Le R. P. J.-B. Acituna, ex gardien du Couvent des Franciscains de Chillan, avait fait 100 kilomètres dans la montagne pour nous procurer la consolation de la sainte Messe. Mgr. monta à l'autel vers 8 heures. Le maître de la maison, sa famille et tout le personnel de son usine de menuiserie, en tout une centaine de personnes, étaient là en habits de fête. Monsieur Lantagno avait arrêté les travaux en l'honneur de ses hôtes. Jamais, en effet, des prêtres et encore moins un Evêque, n'avaient passé par là.

La joie de tous ces braves gens se lisait sur leur physionomie. Après le saint Sacrifice, Monseigneur leur adressa quelques mots, selon son habitude dès qu'il trouve la plus petite réunion. « Les cérémonies muettes, dit-il, ne me plaisent pas et je n'en veux point voir ».

Désir de la Confirmation. — Dans la journée cette bonne population vint prier Mgr. de confirmer ceux qui ne le sont pas encore — c'est le très grand nombre. — « Bien volontiers, leur répondit l'Evêque, mais cela ne se fait pas en un jour. Il faudrait vous donner une petite mission préparatoire, vous faire connaître ce Sacrement, vous apprendre à le bien recevoir, entendre vos confessions, etc., etc., et tout cela est long. Or, demain nous devons être à Chillan : impossible de retarder notre départ.

Mais, tenez-vous tranquilles : on pensera à vous et bientôt. Pendant le temps Pascal, vous aurez une mission en règle : confession, communion, confirmation, baptême des enfants, rien ne vous manquera. Je vous le promets. Soyez en paix ». — Et la colonie se retira consolée.

Mgr. tenait beaucoup à récompenser tant de foi. Il prit l'engagement d'intéresser M. le Vicaire Capitulaire de Conception, au sort religieux de toutes ces âmes. Et dès maintenant, le R. P. Gardien de Chillan s'est chargé de leur envoyer souvent un religieux. On attend tous les jours la délégation de monsieur le Vicaire Capitulaire.

Sacrifices de ces bons chrétiens pour l'accomplissement du devoir pascal. — C'est une chose vraiment lamentable. Il y a là, dispersées dans les forêts, environ 900 âmes, à 100 kilomètres de Chillan. Ce petit troupeau sans pasteur est plein de bonne volonté. Presque

tous font *sic* jours de marche — aller et retour — pour accomplir le devoir pascal; mais la Confirmation, je crois que personne ne la reçoit. Du moins j'ai vu des vieillards qui, malgré toute leur bonne volonté, n'ont pu encore connaître et ressentir les heureux effets de ce Sacrement.

Monseigneur put avoir une idée, au fond de ces bois, de la générosité des peuples du Chili. Les petits enfants, soigneusement instruits par leurs mères, sont venus pendant toute la journée offrir à Sa Grandeur des poulets, des poules, des œufs, etc. — Pour qui toutes ces bonnes choses, demandait Monseigneur en souriant? — *Para el Obispo enfermo* (pour l'Évêque malade) répondait-ils avec une candeur charmante. — Une caresse, une médaille: et ils partaient ravis.

L'usine de M. Lantagno. — Elle mérite une visite, je vous assure. C'est une fabrique de premier ordre, installée et outillée à l'europpéenne, avec des machines très belles. La scie à vapeur, actionnée par une force de 30 chevaux, est un vrai modèle en son genre. Elle détaille et rabote à la perfection 100 planches à l'heure, c'est-à-dire 800 par jour dans les saisons moins favorables, et 1300 l'été.

Il a fallu à M. Lantagno une persévérance indomptable pour triompher d'une foule d'obstacles: le transport de ces énormes machines paraissait impossible, à une telle distance, et en pleine montagne; mais il a ouvert à ses frais un chemin spécial. Et maintenant, grâce à son énergie et à son intelligente activité, il est déjà rentré et bien au-delà, dans toutes ses avances.

Départ pour Chillan - Honneurs rendus à l'Évêque sur son passage - Pinta. — Nos hôtes auraient voulu nous retenir davantage, c'était impossible. Nous ne tenions pas à remanier sans nécessité tout l'ordre de notre voyage.

Le 1^{er} avril, Vendredi des Sept Douleurs, Monseigneur célébra la dernière Messe. Il fit à toute la colonie une courte instruction sur la fête du jour.

Après la Messe, et quand nous eûmes remercié tout le monde d'une charité si prévenante, nous prenons place dans une voiture envoyée de Chillan par la mère de M. Lantagno.

Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre forment la haie sur le passage et jettent des fleurs; puis tout ce monde se masse derrière la voiture et la suit, au pas de course, assez loin: il fallut une prière instante de Monseigneur pour décider ces braves gens à rentrer chez eux.

Le triomphe qui venait de commencer ne cessa plus. Partout où il y avait une cabane, nous devons passer sous de gracieux arceaux, tout enguirlandés; et le peuple, à genoux, demandait la bénédiction de l'Évêque. Et cela dura sur un parcours de 3 lieues. Quelle foi! quelle foi vive chez ces chrétiens du Chili, répétait sans cesse Monseigneur.

A plusieurs reprises, nous dûmes arrêter la voiture; à chaque instant, en effet, une bonne vieille, une petite enfant, faisait un signe au cocher, puis une tête s'encadrait dans la por-

tière et une voix altérée par l'émotion et la joie disait: « Prenez, Monseigneur », en présentant un mouchoir plein d'œufs.

Vers 2 heures, les cabanes devinrent moins rares, les arceaux fleuris plus nombreux et mieux ornés; on devinait le voisinage d'un centre d'habitation. Plusieurs maisons étaient pavoisées.

Un certain nombre d'hommes à cheval nous attendaient à un détour de la route; ils étaient probablement venus là en éclaireurs. Puis, là-bas, bien loin encore, un épais nuage de poussière nous avertissait que le gros de la troupe venait à notre rencontre. De fait, le nuage poudreux recélait 40 cavaliers, conduits par deux Français, qui nous souhaitèrent la bienvenue. Notre escorte à cheval ne fit que grossir jusqu'à Pinta, petit village situé à 7 lieues de Chillan.

Réception à Pinta - Monseigneur prêche.

— A Pinta le spectacle devint plus imposant. Toute la population en habits de fête bordait les deux côtés de la rue que nous devons traverser; et à mesure que la voiture avançait, la foule, agenouillée, recevait la bénédiction de l'Évêque.

Au centre du pays, l'encombrement fut tel qu'on redoutait des accidents. Les deux Français ne réussirent pas à nous frayer un passage dans cette masse compacte. Tout le monde voulait voir Monseigneur, qui demanda alors si tout près il n'y aurait pas une chapelle; et comme on lui en indiquait une à deux pas, il reprit: « Très bien. Allons saluer le Très Saint Sacrement: je dirai ensuite un mot à ces braves gens ». La pensée de l'Évêque fut comprise sur le champ, et en un clin d'œil la chapelle fut bondée.

Du reste, tout à fait misérable, cette chapelle, au dehors comme au dedans. Quel magnifique grenier cela ferait! me disais-je en mettant le pied sur le seuil. Le mur de gauche, qui menaçait ruine, était protégé contre la pluie par des branchages. Le T. St. Sacrement ne pouvait se trouver là-dedans: et de fait il n'y était point. Ce fut un soulagement pour notre foi.

Après une courte prière, Monseigneur se tourne vers le peuple et lui adresse la parole comme il sait le faire quand une circonstance aussi heureuse excite son zèle. Il laisse monter, du cœur sur les lèvres, des pensées magnifiques. La foi de ces fidèles l'avait saisi: « C'est le plus beau trésor de l'homme, c'est la seule vraie richesse du chrétien. Un peuple qui croit est heureux même au milieu des épreuves; un peuple sans foi ne peut connaître le bonheur. Cette foi, vous la possédez, je n'en puis douter; on ne reçoit pas comme vous l'avez reçu, un Evêque inconnu, quand on ne sait pas que les Evêques sont les pères des âmes ». Puis Monseigneur les supplia de persévérer; il leur parla de ses missions, du chemin parcouru, des fatigues de l'apostolat, de sa pénible aventure, de sa guérison presque miraculeuse, des tribus de la Patagonie où le nom de Jésus pénétrait peu à peu, et enfin de la raison qui l'amenait au Chili..... « Je te salue, ô

terre du Chili, dit-il en terminant ; je sais maintenant la profondeur de ta foi ; ceux qui te connaissent avaient chanté tes louanges devant moi : désormais, ma voix pourra les chanter aussi et célébrer la plus pure de tes gloires, celle qui te vient de ta foi. Que Dieu te comble de ses bénédictions et fasse que tu puisse transmettre, dans son intégrité, et à tous tes enfants, cet héritage béni. »

La petite cérémonie terminée, Monseigneur se rendit dans une des principales familles du pays pour y prendre un peu de nourriture.

On voulait le retarder jusqu'au lendemain : mais il ne voulut pas accepter parce que, sans difficulté, on pouvait être le soir encore à Chillan. Et l'on se mit en route.

Arrivée à Chillan - Les RR. PP. Franciscains - Le *Te Deum* - Allocution de Monseigneur. — En compagnie des deux religieux envoyés à notre rencontre, nous arrivâmes, vers les 5 heures du soir, au couvent de Chillan. Toute la communauté — environ 80 personnes, profès, chantes et novices — nous reçut sur le seuil de la magnifique église ; le R. P. Gardien, oubliant qu'il était malade, avait voulu absolument assister à l'entrée de Monseigneur. Puis, attirée par le son des cloches lancées à toute volée, une foule immense fut réunie en un instant, et s'agenouilla pour recevoir la bénédiction de l'Évêque.

Au moment où nous arrivions devant l'autel, on entonna un *Te Deum* solennel, avec accompagnement d'orchestre.

Enfin, Monseigneur donna le salut du T. S. Sacrement, et nous pensions que tout serait terminé. Mais l'infatigable Missionnaire voulut dire un mot à cette nombreuse assemblée. « Je vous remercie de ces solennelles actions de grâces que vous avez rendues à Dieu en notre nom et mille fois mieux que nous n'aurions pu le faire.

» Oui, *Te Deum* pour notre mission de 5 mois qui a récompensé nos pauvres labours, par des milliers de conversions ; la croix que nous avons plantée sur tous les points du désert de la Patagonie le rendra fécond en fruits de salut. *Te Deum* pour l'heureuse issue de mon épreuve : selon le cours ordinaire des choses, je devais succomber. La vie, je la dois, après Dieu et Marie Auxiliatrice, à un de vos excellents compatriotes ; vous le connaissez et vous l'aimez ; je ne prends point la peine de vous le nommer : il est là, tout près de moi (1).

» *Te Deum* enfin pour la fondation tant désirée d'une maison salésienne au Chili. Je viens, au nom de Dom Bosco, mon vénéré Supérieur, installer ses fils et ses Œuvres au milieu de vous. Les commencements seront humbles, pauvres et plein d'épreuves : les bénédictions divines et votre générosité seront notre force et le gage d'une magnifique floraison salésienne sur la terre du Chili. »

Puis, revenant à la foi qu'il appelait la couronne de ce peuple, Monseigneur continua : « Cette

foi, peuple du Chili, tu la possèdes ; oh ! garde-la comme un trésor : ta grandeur sera la mesure de ta foi. On cherche à te l'arracher, je le sais : redoute ces ennemis de ton âme plus encore que ceux de la patrie. L'impiété n'aura pas de prise sur toi, aussi longtemps que tu croiras ; mais tu deviendrais sa proie et son jouet, du jour où par malheur, las d'une lutte de tous les instants, tu cesserais de croire. Mais non : tu seras ferme. Le sang des héros coule dans tes veines : tu as vaincu les ennemis de ta patrie (1) ; pourrais-tu devenir lâche devant les ennemis de ta foi ? Les victoires que tu obtiendras sur eux seront plus glorieuses que les triomphes des champs de bataille : ceux-ci sont écrits avec du sang : celles-là seront écrites en lettres d'or sur le livre de vie. »

L'hymne national du Chili - On presse Monseigneur de retarder son départ - D. Spiridion Herrera - Un Salésien mourant, à Conception. — Après la cérémonie religieuse, il y eut la cérémonie patriotique : ce fut le chant de l'hymne national chilien, avec harmonium et orchestre ; tous les artistes étaient franciscains. Nous avions l'intention de passer 4 ou 5 jours avec les bons religieux : on est si bien, dans cette communauté, et nous avons tant besoin de repos ! On aurait voulu retenir Monseigneur pour la Semaine Sainte : mais il avait promis d'être à Conception.

L'arrivée d'un messager déjà bien connu de vous, dérangerait tous nos plans.

D. Spiridion Herrera, secrétaire de l'Évêché, vint, au nom de M. le Vicaire Capitulaire et de tout le clergé, saluer Monseigneur.

Il était porteur d'une triste nouvelle. « Un Salésien est tombé malade le jour de St. Joseph : un miracle seul peut le sauver ; quand je suis parti il ne parlait plus : on l'a administré : enfin j'ai pris les dispositions pour les funérailles... Il mourrait plus heureux, s'il avait à ses côtés Monseigneur et ses confrères. Ne pourrions-nous pas nous mettre en route immédiatement ? »

Le premier saisissement passé, je demandai le nom du mourant. — Le pauvre F. Buzio. — Pauvre ami ! L'avoir laissé plein de force, tout entier à la préparation de la solennité de St. Joseph et le trouver à l'agonie !

Les Franciscains partageaient notre affliction, mais désiraient que Monseigneur n'en sut point la cause ; impossible de nous rendre à ce désir : et le soir même l'Évêque était instruit de l'épreuve envoyée à la nouvelle fondation. En me chargeant de savoir, par télégramme, l'état du malade, il ajouta : St. Joseph a tout permis : il accordera la guérison ; votre communauté n'est pas assez nombreuse pour qu'un de vous aille si vite au ciel. « Le danger reste sérieux ; à peine un peu de mieux. » Cette réponse, venue de Conception, nous oblige à partir.

1) Dans la guerre contre le Pérou et la Bolivie.

(1) M. Lucas Becerra est né à Chillan.

Messe de Communion - Le dimanche des Rameaux - Bonté et charité délicate des RR. PP. Franciscains - Télégramme de M. le Vicaire Capitulaire. — Le lendemain, Monseigneur distribua la sainte Communion à plus de 500 personnes pendant la Messe de communauté. C'est un nombre étonnant pour un samedi et dans une paroisse de travailleurs. Mgr., touché de cette piété, adressa aux fidèles une paternelle allocution.

Le lendemain, dimanche des Rameaux, 2000 Communions.

Après avoir fait toutes les cérémonies, et pris part à la procession, le pauvre Evêque, à bout de forces, dut dire la Messe basse, au lieu de chanter la Grand' Messe, qui l'aurait accablé.

Et puis, il y avait encore 5 heures de voyage en perspective. Je crois inutile de vous parler au long de la charité de nos hôtes. Ils connaissent, estiment et aiment beaucoup D. Bosco; et sa Congrégation leur est chère. Nos Œuvres leur plaisent: eux aussi ont des missions dans l'Araucanie. Monseigneur leur a promis, au retour, de passer quelques jours chez eux et d'ordonner prêtres quatre jeunes religieux.

A Chillan nous avons reçu de M. le Vicaire Capitulaire le télégramme suivant: « Je salue respectueusement Monseigneur au nom de ce diocèse pour lequel il a déjà tant souffert. Le clergé et les fidèles de Conception désirent ardemment baiser son anneau pastoral et recevoir sa bénédiction.

« DOMINIQUE B. CRUZ. »

Monseigneur voulut, avant de partir, faire une visite aux nombreuses communautés qui se consacrent à l'éducation de la jeunesse, au service des pauvres et des malades dans les hôpitaux: je renonce à vous dire comment on a remercié l'Evêque de cette attention, cependant tout iniquée.

(A suivre)

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.

Promenades d'automne.

PREMIÈRE PÉRIODE.

CHAPITRE II.

On va à Châteauneuf d'Asti - M. le docteur Cinzano, curé de la paroisse - Dans l'église - En récréation - Le jeune Michel Magone - Châteauneuf d'Asti - Le docteur Argentero - Dom Cafasso et autres hommes distingués originaires du pays.

Châteauneuf d'Asti, but de notre premier voyage, était pour nous la première étape des Hébreux vers la Terre Promise. L'excellent curé d'alors, M. l'abbé Cinzano, docteur en théologie, aimait beaucoup Dom Bosco. Il l'avait vu grandir sous ses yeux, avait dirigé ses premiers pas, et par ses conseils comme par son influence, avait favorisé la vocation ecclésiastique du petit Jean.

Le digne pasteur, le jour de la fête du Rosaire, accourait lui aussi *aux Becchi*, avec un grand nombre de ses paroissiens; il chantait la Messe, acceptait le modeste dîner de D. Bosco, et puis exigeait que le lendemain, le Père et sa famille, au grand complet, allassent lui rendre la visite. Pour obéir à un ordre si aimable, vers neuf heures, on commençait à s'ébranler.

On avait déjà déjeuné en conscience, et pour un peu, on eût recommencé sans trop se faire prier. M. le curé s'était excusé de ne pouvoir nous offrir qu'un peu de *polenta*. Pour nous, c'était une joie, une fête, une jubilation, qui peuplait nos souvenirs et nos rêves, pendant douze mois, bien longs, je vous assure.

— ô *polenta!* comme après tant d'années tu nous fais encore venir l'eau à la bouche!.....

Mais, où trouver un chaudron, un fourneau, où trouver surtout des bras assez vigoureux pour traiter avec les égards convenables et amener au point voulu ce formidable monceau de farine?

C'est que nous dépassions la centaine. Et pas de bouches inutiles: chacun comptait bien pour trois. Notre hôte s'en doutait, probablement. Aussi, avait-il fait venir de la ville les hommes et les choses nécessaires: le fourneau prenait place dans un coin de la cour, et la grande entreprise commençait...

— ô muses! ô génie de grandes descriptions, venez à mon secours!...

Pendant qu'un tourbillon de flammes enveloppait le chaudron vénérable, et faisait bouillir l'eau, nous, les invités, assis au petit bonheur çà et là dans la cour, nous attendions l'heure désirée.

Pour ne point perdre de temps, les uns distribuèrent les assiettes, d'autres les fourchettes, les verres; qui étendait la nappe sur le récipient destiné à recevoir la..., qui prenait un à-compte sur le festin, en respirant le fumet savoureux des mets dont la cuisson embaumait toute la cour... C'était un va-et-vient pittoresque, un coup d'œil charmant.

Les plus sérieux et les plus grands avaient des occupations moins.... pratiques, peut-être, mais dans tous les cas plus artistiques. M. le Curé aimait beaucoup le chant religieux; nous en avions la preuve dans la belle maîtrise établie par lui.

Notre Mgr. Cagliero commença sa carrière artistique sous M. l'abbé Cinzano.

Quand nous arrivions il fallait donc faire de la musique: et de la musique bonne, sacrée, classique. Et M. le Curé voulait bien dire qu'on l'avait toujours contenté à souhait. En conséquence, tandis que les uns pensaient aux détails du repas, les autres chantaient plusieurs morceaux spécialement préparés pour la circonstance.

L'excellent prêtre avait pour Mercadante une prédilection particulière, surtout pour le fameux: *Et unam Sanctam*.

Il voulait l'entendre chaque fois, et son enthousiasme, toujours nouveau, nous causait, à nous, enfants, une certaine surprise.

Tantôt on exécutait un morceau religieux avec solo et chœur, tantôt un chant, religieux aussi, mais d'un caractère différent.

Cependant, le moment solennel arrivait, et des messagers accouraient en toute hâte aviser les *dilettanti* que la *polenta* était... sur le point de faire son apparition, et qu'il était séant de la traiter comme elle le méritait.

Les musiciens (1) avaient l'*embouchure* aux lèvres pour accompagner la chanson si populaire en Piémont, le *salut à la polenta*. Chacun se rendit à son poste pour recevoir du frère servant la bienheureuse portion. Et puis, disposés en cercle, assis sur un siège improvisé — tas de pierres, poutres placées le long du mur — nous faisons honneur au festin.

Quel silence, j'allais dire quel recueillement, dans ce tête-à-tête avec la polenta! Il y avait presque de quoi en être édifié....

Après le mets national, traditionnel, sacramentel, en quelque sorte et plat de *résistance* s'il en fut, on servait, avec du pain frais, un menu dont voici le détail: fromage, bouilli froid, œufs et miel. Et toutes ces bonnes choses disparaissaient comme par enchantement.

Quand nous étions installés, Dom Bosco, avec les aînés de sa nombreuse famille d'adoption, prenait place à la table de M. le Curé, qui ce jour-là, pour honorer son hôte, avait prié à dîner tous les prêtres des paroisses voisines.

Dans un petit livre très répandu, qui fut accueilli du public, comme tout ce qui venait de D. Bosco, on trouve une partie du récit de notre excursion.

Nous voulons parler de la biographie du jeune Michel Magone.

Notre vénéré Père a écrit avec son cœur les quelques pages qui racontent comment, le jour de notre promenade à Châteauneuf d'Asti, ce cher enfant s'ingénia pour témoigner sa reconnaissance envers notre bienfaiteur, M. l'abbé Cinzano.

Après le dîner, pendant que tous ses petits camarades prenaient joyeusement leurs ébats, on le découvrit dans l'église et tout absorbé dans une fervente prière. — Que fais-tu, lui demandait-on? — Je prie pour M. le Curé, si bon, si généreux, qui nous a reçus avec une si grande charité ».

Voilà plusieurs fois déjà que le nom de Châteauneuf d'Asti revient sous notre plume; nous croyons utile d'en parler un peu pour faire connaître un pays qui a pris une si grande place dans les souvenirs de la famille Salésienne.

Châteauneuf, appelé *d'Asti* pour le distinguer d'une foule d'autres *Châteaux* plus au moins neufs qui ont reçu le même nom, est situé au pied d'une colline agréable et fertile, qui l'abrite contre le vent du nord. Pino et Mondonio, deux charmantes petites bourgades, lui font au levant une délicieuse ceinture; au midi, des prés, des champs, dont les teintes douces reposent la vue;

enfin, le soleil couchant quand il disparaît derrière les mamelons verdoyants où s'étagent Moriondo et Lovanzito, donne à ce coin de terre un air de grâce achevée.

Tout autour des collines, et sur la hauteur, l'œil aperçoit, blotties dans les bosquets, de blanches maisons: ce sont les *châteaux* du pays. Mais que ce mot n'aille pas effrayer nos lecteurs: il doit être pris au sens le plus pacifique; les sombres récits du moyen-âge, les cruautés et les scandales plus ou moins vrais des farouches feudataires, n'ont rien à voir avec les fraîches villas dont il s'agit.

Au centre de la couronne de *châteaux* se trouve l'habitation du curé, qui a le titre de vicaire forain.

Le climat de Châteauneuf est très doux, l'air très pur: l'été, une brise compatissante vient régulièrement réparer les excès d'un soleil qui dépasserait volontiers les limites du devoir.

On y trouve d'ailleurs toutes les commodités de la vie. Mais c'est grâce au progrès que nous pouvons avancer une pareille assertion: de nos temps, elle n'était point de mise. Tout a changé, tout s'est amélioré, tout s'est embelli.

A l'époque dont nous parlons, Turin était loin, bien loin de Châteauneuf d'Asti.

Malheur au pauvre homme qui devait entreprendre ce voyage. L'*omnibus* ne se mettait pas en route tous les jours; et même aux jours fixés, il s'en fallait de beaucoup qu'il tint toujours parole.

Maintenant, oh! maintenant c'est une tout autre affaire. L'établissement de nouvelles routes, plus sûres et mieux conditionnées, mais surtout le commerce des vins, ont multiplié les relations; quatre départs chaque jour, dans les deux sens, itinéraires au choix, par Chieri, ou par Ville-neuve d'Asti: aussi est-ce un va-et-vient perpétuel de voyageurs et d'étrangers.

Il faut bien le dire aussi: les habitants ne déparent point du tout le pays. La splendeur et la sérénité du ciel influent visiblement sur leur caractère. Naturellement gais et ouverts, ils accueillent parfaitement les étrangers qui sont sûrs de trouver cette hospitalité cordiale et charmante, dont les gens du pays d'Asti ont toujours eu le secret.

Châteauneuf se glorifie à bon droit d'avoir donné le jour à de nombreuses illustrations qui qui se sont fait un nom dans les sciences ou dans les arts.

Nous trouvons d'abord Jean Argentero, connu dans toute l'Europe sous le titre de *grand médecin*. On lui offrait les premières chaires, dans les Universités les plus célèbres: il préféra celle de Turin, où le duc Emmanuel-Philibert, le vainqueur de St. Quintin, d'après les conseils de Jean Argentero, cherchait à rassembler les maîtres les plus doctes et les cours de l'époque. Il a laissé des ouvrages remarquables, connus dans l'Europe entière.

Voici son épitaphe qu'on peut lire dans la métropole de Turin:

(1) En ce temps-là, notre *musique* se composait d'un violon, d'un vieux bugle, faussé dans l'âme, et d'un tambour. Il s'agissait, on le voit, d'avoir l'oreille solide, et un goût à toute épreuve. Mais, dès 1856, tous les instruments étaient au grand complet.

D. O. M.
 IOANNI ARGENTERIO
 PARENTIBUS ET NATALI SOLO SEIS TANTUM NATO
 INGENIO VERO ARISTOTELICO
 ET IN RE MEDICA DOCTISSIMO
 MONUMENTIS LUSTRANDA ORBI NOTISSIMO
 CUIUS PERENNIS FAMA ET GLORIA
 NEUTIQAM CONSUMTUM EST VETUSTATIS INIURIA
 HERCULIS FILIUS MOERENS POSCIT
 OBIT ANNO DOM. MDLXXII TERTIO IDUS MAII
 AETATIS SVAE LIX.

Par son alliance aux plus illustres familles du Piémont, il devint la souche des comtes Coccinato et Bagnasco.

Mais le Châteauneuf moderne n'a point dégénéré. Et si la gloire antique rayonne encore dans le lointain du temps, celle de nos jours resplendit plus grande et plus belle encore.

Les noms sont là pour affirmer que nous disons vrai. C'est d'abord un homme de Dieu, M. l'abbé Cafasso, héritier du zèle de la charité et de la science du célèbre théologien Guala, fondateur des conférences de morale à Turin.

Les heureux résultats de cette institution sont incalculables: le principal est la ruine des doctrines aveugles, dangereuses et lamentables de l'école rigoriste, et la naissance dans le diocèse de Turin comme dans ceux d'alentour, d'une génération de prêtres éminents. D. Bosco a écrit une biographie assez détaillée de M. l'abbé Cafasso.

Puis, nous trouvons Mgr. Bertagna, évêque de Capharnaüm, et Mgr. Cagliero, évêque de Magido, le premier, successeur de M. l'abbé Cafasso dans la chaire de morale des Conférences de Turin, où il fait goûter la suavité d'une doctrine sainte et forte; le second, Missionnaire Salésien qui a eu le bonheur de pénétrer dans le désert de la Patagonie et de porter aux pauvres Indiens, avec la lumière de l'Évangile, le règne de bien.

Enfin, rappelons que D. Bosco, lui aussi, a vu le jour à Châteauneuf d'Asti.

On pourrait être tenté de nous reprocher cette digression à propos d'un tout petit village. Mais nous l'avons jugée utile pour faire connaître le pays qui fut pendant si longtemps le but et ensuite le centre de nos premières excursions d'automne. Et puis, nous étions avec D. Bosco: dès lors, tout ce qui nous ramène à ces jours bénis, a pour nous ce charme que le passé donne aux choses du cœur. Que ceux qui n'ont, dans leur vie, aucun de ces chers souvenirs, nous jettent la première pierre.

(A suivre).

GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE.

Deux guérisons.

Gignod (Aoste), le 5 mars 1885.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Il y a deux ans, j'avais fait une promesse à Notre-Dame Auxiliatrice.

Je remplis aujourd'hui un devoir de reconnaissance, en vous priant d'insérer les deux grâces suivantes dans le *Bulletin Salésien*.

Une maladie dont je souffrais depuis longtemps déjà, au grand détriment de mes études, prit, pendant mon séminaire, une tournure assez grave.

Les soins dont j'étais entouré n'ayant pas sensiblement modifié mon état, je m'adressai avec une très grande confiance à Marie Auxiliatrice. Au bout de peu de jours, la santé m'était rendue. Vous devinez avec quel bonheur j'ai fait célébrer quelques Messes dans le béni Sanctuaire de Turin. Je pus reprendre mes études théologiques et devenir prêtre. C'est donc à cette Bonne Mère que je dois la grâce de mon sacerdoce. Aidez-moi à l'en remercier.

Et vous comprendrez sans peine que je veuille vous associer à nos actions de grâces, quand vous saurez la puissante intervention de Marie Auxiliatrice en faveur de mon frère. D'atroces douleurs et des hémorragies presque continuelles le tenaient depuis 17 mois dans une véritable agonie. Afin d'intéresser Marie Auxiliatrice au sort du pauvre malade, je vous envoyai pour quelques Messes tout ce que contenait ma modeste bourse.

La Très Sainte Vierge, qui ne résiste guère à un sacrifice en quelque sorte désintéressé, puisqu'on n'a rien obtenu encore, la Très Sainte Vierge ne se laissa pas vaincre en générosité. Mon frère bien aimé ne tarda pas à quitter son lit de douleur. Et maintenant sa santé est excellente. Mais pour que le bienfait ne puisse jamais être oublié, un bras reste quelque peu intéressé.

Demandez à Marie Auxiliatrice qu'Elle daigne achever de guérir mon frère; obtenez-moi le pardon de ma négligence à publier ces nouveaux traits de sa bonté; et enfin priez-La de me donner une part toujours plus grande à son sacerdoce virginal.

A. NOVALLET, vicaire.

Heureuse mort.

Depuis trois ans, je recommandais souvent au Sacré-Cœur de Jésus et à N.-D. Auxiliatrice un de mes enfants qui a vécu une dizaine d'années dans l'oubli de ses devoirs religieux. J'avais promis que s'il se convertissait sincèrement, je ferais publier cette grâce dans le *Bulletin Salésien*. Aujourd'hui, je viens accomplir ma promesse et vous prier de dire que par la maternelle miséricorde de Notre-Dame Auxiliatrice, ce cher enfant reconnaissant ses fautes, est revenu au Dieu de sa première Communion, et après une courte maladie, est mort dans de saintes dispositions.

Grâces en soient rendues à Notre-Dame Auxiliatrice.